

Les origines de la crise Chinoise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 137

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249985>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Les origines de la crise Chinoise

L'Impératrice régente Sy-Tay-Heou

(Suite.)

Pour l'extérieur, Sy-Tay-Heou dut frémir en voyant *Kiao-Tcheou* occupé par les Allemands (1^{er} novembre 1897), puis cédé par Koang Su (6 mars 1898); *Fort-Arthur* et *Ta-Lien-Ouan* occupé par les Russes (décembre 1897) et cédés (27 mars 1898); *Koang-Tchéou-Ouan*, cédé aux Français (4 avril 1898) et occupé (22 avril (1)); *Ouy-Hay-Ouy*, occupé par les Anglais (30 mai 1898) et cédé (1^{er} juillet). Beaucoup d'autres abandons furent consentis aux puissances, mais Sy-Tay-Heou remarque ceci : dès qu'une puissance est favorisée d'une cession, l'Angleterre exige et obtient facilement un avantage semblable, sinon même plus considérable. Au contraire, l'Angleterre est-elle la première à recevoir un privilège, les autres puissances ne peuvent arracher aucune compensation ; même il suffit souvent de l'opposition britannique à une transaction pour que celle-ci devienne impossible. Citons quelques cas : un syndicat franco-belge, malgré l'opposition des Anglais, obtient, avec l'appui de la Russie, la ligne du chemin de fer Pékin à Han-Keou ; aussitôt un syndicat anglo-chinois se voit concéder la ligne de Hang-Keou à Koang-Tong, et un syndicat anglo-italien la ligne Pin-Tin-Tcheou à Siang-Yang, qui, par le Han, affluent navigable pour le fleuve Bleu, double et concurrence la ligne franco-belge. L'acte le plus grave aux yeux de la douairière est peut-

(1) Comme on le voit, les Français, seuls, firent politiquement précéder la cession de diplomatique et suivirent l'occupation.

être l'engagement pris par la Chine, vis-à-vis de l'Angleterre, le 11 février 1898, de « n'hypothéquer, donner à bail ou céder à aucune puissance aucun territoire dans la région du Yang-Tse ». M. Dubail, sans attendre, réclame le même privilège pour la France, convention du 5 avril, concernant les trois provinces Koang-Tong, Koang-Si, Yun-Nan. Malgré cet accord signé, l'Angleterre, dès le 9 juin, enlève haut la main une cession dans le Koang-Tong, en face de Hong-Kong, tandis que l'extension nécessaire de la concession française de Chang-Hay est opiniâtrément refusée par les ministres anglo-progressistes, pour obéir à lord Salisbury (2). Les Russes voient des obstacles perpétuels mis par la Chine, sous la pression de l'Angleterre, à la construction de leurs lignes ferrées du Nord, tandis qu'une foule de syndicats anglo-chinois se partagent les concessions de la plupart des mines, non pour les exploiter, mais pour empêcher les rivaux de les obtenir.

Les conséquences. Sy-Tay-Heou suppose les résultats : les nouvelles mesures bouleversent brusquement les traditions séculaires et grossissent démesurément le nombre des mécontents. Les soulèvements partiels menacent de dégénérer en rébellion générale. La Chine marche à l'anarchie. L'Angleterre, ne doutant pas de la réalisation de ses desirs, expédie l'amiral C. Beresford en Orient. Il part à grand fracas comme une sorte de protecteur définitif appelé pour organiser la Chine par les Anglais et à leur profit. Patronné ostensiblement par lord Salisbury, il arrive à la fois, comme l'homme de l'empereur du parti progressiste, de l'Union des Chambres de commerce anglaises

(2) Voir Livre jaune, 1900, et le succès final de l'énergie de M. Pichon. Mais que dire de quelques autres et des bravades qu'ils ont subies sans sourcilier.

de la métropole et d'Extrême-Orient. Mais lord Beresford arrive trop tard. Pendant qu'il navigue, la douairière découvre le but des progressistes : supplanter la dynastie triarale par une dynastie chinoise inféodée à l'Angleterre. Les conjurés vont agir. Tsé-Hy les prévient par un nouveau coup d'Etat prompt, énergique, cruel. La Chine a marché, la terrible princesse n'a pas changé.

En face du péril, elle avait usé, contre son habitude, d'une rare temporisation. Néanmoins, un jour, dit-on, en face de Koang-Su, sottement vêtu d'habits européens, la patience lui échappe. L'empereur battu doit se retirer sous un déluge d'invectives ; il rentre dans ses appartements, rageur, exaspéré, prêt à tout pour venger son affront et rester le maître. Ses familiers lui conseillent un acte énergique : confiner l'impératrice en son palais, sans relations avec le dehors, pour affaires de l'Etat on même simple distraction. Au fond, les progressistes croient l'occasion propice pour leur révolution dynastique. Voilà pourquoi ils poussent Koang-Su à faire venir l'armée de Tién-Tsin, inutile contre l'impératrice, nécessaire pour renverser les Tsin. Ce fut leur perte.

L'empereur envoie son familier Lin porter au général Yuén l'ordre verbal de se rendre à Pékin avec son armée. Faute d'ordre écrit, ce Tartare refuse ses troupes, mais il consent à venir trouver Koang-Su, qui maintient son désir et dévoile ses intentions. Même devant la colère impériale, à moins d'un décret dûment muni du sceau, le général, à son tour, maintient son refus. Chassé sous une grêle d'injures, Yuén s'enfuit à Tién-Tsin faire ses malles. Mais d'abord il court mettre au courant de ces péripéties singulières un autre Tartare, Jong-Lou.

Oh ! oui, comme elle l'avait senti bien des fois ! depuis le commencement de sa maladie, quelque chose était mort dans son existence. C'était la fin d'une ère. Les rafales d'automne, qui, là-bas, dans le parc, emportaient les feuilles en tourbillons, disaient, dans leur mélancolique langage : « Adieu bel été ; te voici disparu » ; ainsi le prochain dépouillement des salons disait : « Voici l'hiver de la gloire ». Malgré le feu allumé dans la cheminée, Marie-Alice frissonnait.

Elle s'était assise près d'Yvan ! Le jeune homme inscrivait, sur un registre, la longue liste des objets d'art.

Ils allaient faire venir un commissaire-prieur pour en évaluer le prix, et il semblait, à Marie-Alice qu'elle accomplissait, en écrivant à cet homme, les démarches suprêmes qui suivent une mort.

L'arrivée d'Alba vint interrompre l'inventaire, elle entra dans le salon avec la jeunesse de son sourire, la grâce de son regard, le char-

Mustel, une harpe en bois doré. Iraient-ils aussi aux enchères, comme les comédiennes de la galerie, comme les jolies femmes d'antan ?

Aux enchères tout cela ! Tout cela jeté à la vente, car les diamants n'avaient pas suffi à combler le gouffre des prodigalités de Boleslas ; de nouvelles créances avaient surgi. Le chiffre des dettes connues avait grossi de toutes celles qu'on ignorait ; c'était un désastre.

Une émotion profonde, affreusement triste, étreignit la Bocellini : elle se sentait défaillir dans ce luxueux salon, où s'était passée sa vie d'artiste. Chaque œuvre d'art, les bronzes, les amphores, les vases de Sèvres, lui rappelaient un succès ; mais, succès et souvenirs étaient désormais choses du passé. Comme le triomphe avait eu peu de durée ! Comme elles passent vite, les années ! Il lui semblait qu'elle envoyait aux enchères, en même temps que le piano d'Erard et l'orgue de Mustel, toute sa jeunesse, tous ses triomphes, toutes ses illusions, tous ses rêves.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 35

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Maintenant, elle parcourait le grand salon de musique, pièce très vaste et très claire, où se tenait habituellement Yvan allongé sur sa chaise longue. Quelles belles fêtes musicales avaient été données là, sous la lumière des lampes et des lustres ! Toutes les célébrités artistiques avaient défilé dans le salon de la Bocellini. Et ils étaient éteints, à jamais, les échos de l'orchestre. Au milieu du panneau principal, le portrait de Marie-Alice, signé du nom d'un peintre célèbre, semblait présider les instruments : le piano à queue d'Erard, l'orgue de